

# ELLE

**MODE**  
L'EFFET TOUCHE  
DE BLANC

**PSYCHO**  
ELLES ONT TOUT FAIT  
POUR AVOIR  
UN ENFANT ET ELLES  
SONT HEUREUSES SANS

**REPORTAGE**  
POURQUOI  
LES JAPONAISES  
SONT PRIVÉES  
DE #METOO

**STOP À  
L'ADDICTION !**  
RACCROCHONS  
NOS SMARTPHONE

TÉMOIGNAGES  
**MA MEILLEURE  
DÉCISION  
BEAUTÉ**  
(ET ÇA A TOUT  
CHANGÉ)

RAYONNANTE  
ET ÉMOUVANTE

**CLAIRE  
CHAZAL**

« JE VIS COMME À 20 ANS,  
VOIRE DE FAÇON  
BEAUCOUP PLUS INTENSE »

**DU RÊVE ET  
DES BONS PLANS**  
LES GLOBE-TROTTEUSES  
QUI NOUS INSPIRENT

elle.fr

HEBDOMADAIRE 27 AVRIL 2018 FRANCE MÉTROPOLITAINE 2,30 € AND : 2,70 € BEL : 2,60 € CAN \$ : 5,90 CND.  
A : 4,90 € D : 4,70 € ANTILLES A : 5,70 € SAINT-MARTIN : 7 € RÉUNION A : 6,70 € GUY S : 4,20 € CH : 4,30 FS ESP : 3,80 € GR : 4,60 €  
ITA : 3,80 € LUX : 2,60 € MAR : 35 MAD. PORT. Cont. : 3,80 € NL : 4,70 € NC A : 1 350 CFP. NC S : 480 CFP. POLY FR S : 500 CFP. TUN : 5,70 DNT.

M 01648 - 3775 - F: 2,30 €





Catherine Falgayrac,  
chanteuse, chez elle,  
à Paris.

# LA VIE SANS L'ENFANT DÉSIRÉ

ELLES VOULAIENT VRAIMENT ÊTRE MÈRES, MAIS TOUTES LEURS TENTATIVES DE PMA ONT ÉCHOUÉ. ELLES RACONTENT LEUR DOULEUR ET LEUR RECONSTRUCTION.

PAR **ANNE LAMOTTE** PHOTOGRAPHE **MELANIE ELBAZ**

**CATHERINE FALGAYRAC, 56 ans, chanteuse.**

« J'ai réalisé un autre rêve »

« Avoir un enfant, c'était un rêve que j'ai voulu réaliser quand j'ai rencontré mon mari, j'avais 38 ans. J'ai consulté des médecins et découvert que je souffrais d'endométriose. J'ai été opérée, j'ai tenté les inséminations, les Fiv... mais je supportais très mal les traitements, je pleurais tout le temps et je ne pensais qu'à ça ! Tout me ramenait à cet échec, surtout les médias qui font dire aux actrices que "le plus beau rôle de leur vie, c'est d'être mère"... Je ne supportais plus de voir une femme enceinte. Un jour, mon mari m'a dit : "Cet enfant, c'est un cancer qui va gangrener notre couple." Il avait raison. Après un an d'essais, j'ai tout arrêté, et je me suis effondrée. Ma vie n'avait plus de sens, j'étais au désespoir. J'ai cherché un bouc émissaire : les médecins, ma mère... mon mari, quel enfer je lui ai fait vivre ! Jusqu'au moment où il m'a rappelé le rêve que j'avais, enfant : chanter. J'ai pris des cours de chant, et j'ai tout de suite senti que ça me faisait du bien. Chaque jour, un petit plaisir, un petit bonheur. J'ai rencontré le fils du pianiste qui accompagnait mon père ! Et j'ai réalisé un premier album en 2010 (*À fleur de mots*, Warner), donné des concerts. C'est ça, ma thérapie. Le chant, c'est comme un cri qu'on pousse. Sur l'album que je prépare, il y a un morceau qui s'appelle "J'ai attendu"... Lire, parler à un psy, faire le tri de mes amis, être soutenue par mon mari dans tout ce que j'entreprends... Tout cela aussi m'a aidée à me reconstruire. Et peut-être que si j'avais eu un enfant, rien de cette nouvelle vie ne serait arrivé. »

**Elles ont tout tenté : les stimulations, les inséminations artificielles, les Fiv.**

Tout subi : une montagne d'exams, une tonne de traitements. Elles ont guetté le moindre symptôme. Dévalisé les pharmacies en tests de grossesse. Claqué des milliers d'euros. Certaines ont avalé des graines « miraculeuses », pratiqué la relaxation, consulté des hypnotiseurs. Beaucoup ont vécu une, voire plusieurs fausses couches. Sans parler du bloc opératoire ou des allers-retours à l'étranger. Écouter ces femmes donne le tournis. Elles n'ont pas les mêmes parcours, certaines sont allées plus loin que d'autres. Mais toutes parlent d'années de protocoles, de souffrances physiques et morales, de galères et d'espoirs déçus. L'enfant comme un but ultime, une torture, une obsession.

Pour finir dans un énième cabinet de gynécologie devant un médecin, qui leur lâche : « Résignez-vous. La médecine ne peut plus rien pour vous, la procréation médicalement assistée n'est pas une baguette magique. » Quand elles n'ont pas pu se l'avouer. Une grosse gifle. On l'a presque oublié, mais, malgré les progrès de la science et les quelque 25 000 enfants qui naissent chaque année grâce à la PMA, ça ne marche pas à tous les coups. Loin de là : on estime qu'entre un tiers et la moitié des couples qui se lancent dans un parcours de PMA en sortent bredouilles. À cause d'une maladie comme l'endométriose, d'une insuffisance ovarienne précoce, de l'âge de la mère... Cela représente des milliers de couples chaque année,

épuisés et effondrés. Toutes les femmes que nous avons rencontrées parlent de deuil. Et d'un grand sentiment de solitude et d'injustice. Beaucoup d'entre elles disent ne pas se sentir des femmes « complètes ». Ce qui laisse perplexe la psychanalyste Marilia Aisenstein. En 2015 déjà, interpellée par la monomanie de certaines patientes, elle écrivait dans *« Libération »* : « Je crois déceler une tendance qui laisse à penser que l'essence du féminin ne résiderait que dans la réalisation pragmatique de la maternité. » Trois ans plus tard, elle confirme : « La "glorification" de la maternité est toujours aussi excessive, son "anoblissement" toujours aussi présent. » Et elle s'interroge : « N'est-il pas impressionnant que, malgré une laïcité affichée, perdure l'idée "religieuse" que toute femme devrait enfanter ? »

Et ce ne sont pas, par exemple, les propos de Marlène Schiappa, pourtant secrétaire d'État chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes, qui pourraient faire contrepoids : « J'aurais été désespérée si je n'avais pas pu avoir d'enfants ! » déclarait-elle récemment dans *« Le Monde »*. Sauf que nous ne sommes plus au XIX<sup>e</sup> siècle ! « À cette époque-là, la vocation maternelle était inexorable, il n'était pas décent d'échapper à ce destin », rappelle Yvonne Knibiehler\*, féministe, historienne de la maternité qui, elle, refuse de reconnaître une quel-

conque sacralisation. Au contraire. « Rien, absolument rien, n'impose à une femme d'enfanter », insiste-t-elle. Alors, comment expliquer qu'elles soient tant à vivre leur infertilité comme un handicap social ? Il ne faut pas, d'après l'historienne, chercher une pression collective, mais individuelle : « C'est parce qu'elles vivent personnellement cette situation comme un échec qu'elles se figurent que le reste de la société les méprise, mais c'est faux. Au fond, il s'agit là d'un chagrin, réel, rien de plus. » Et de rappeler, comme pour mieux consoler ces femmes qui souffrent, que, dans la mythologie grecque, trois des déesses les plus puissantes – Athéna, Artémis et même Hestia, déesse du Foyer – ne sont pas mères.

**En attendant de devenir des divinités**, les femmes que nous avons rencontrées ont décidé de ne plus être des victimes. Elles ne se racontent pas d'histoire : la blessure est là, elle le sera toujours.

Mais la cicatrice peut se refermer. Chacune à leur manière, elles ont trouvé des façons de s'épanouir autrement. De transformer leur chagrin. Elles n'ont jamais accouché, jamais adopté, mais elles tiennent leur happy end. Même si cela peut prendre des années. C'est aussi l'avis de Garance Doré, reine des blogueuses mode, dans un étonnant témoignage publié l'été dernier sur *« Lenny »* ([lennyletter.com](http://lennyletter.com)). Elle y décrit sa descente aux enfers pour tenter de tomber enceinte, avant de dire « stop », de sortir de la spirale infernale : « La vérité, c'est que la vie n'est pas juste, la vie n'a pas de règles. La vie est bien mieux que ça », écrit-elle, avant de conclure fièrement : « Mon happy end, je l'ai. Je le dois à cet enfant que je n'aurai probablement jamais. »

\* Auteure d'*« Histoire des mères et de la maternité en Occident »* (Que Sais-je).

LE CHANT, C'EST  
COMME UN CRI  
QU'ON POUSSE.  
PEUT-ÊTRE QUE  
SI J'AVAIS EU  
UN ENFANT, RIEN  
DE CETTE  
NOUVELLE VIE  
NE SERAIT ARRIVÉ.

CATHERINE FALGAYRAC



**LUDIVINE, 42 ans, art-thérapeute.**

« J'ai construit sur le vide »

« On a essayé, pendant environ dix ans, d'avoir un enfant : trois Fiv en France, et deux en République tchèque avec don d'ovocytes. Et deux fausses couches, dont une au troisième mois de grossesse, le 29 août 2012. Je me souviens de cette date comme une date de mort, contrairement à une date de naissance... Quand j'ai réalisé que peut-être je n'aurai jamais d'enfants, ça m'a paru insurmontable, je me sentais bonne à rien, sans place dans la société, je suis allée jusqu'à me dire que je pourrais y laisser ma peau. J'ai alors commencé un vrai travail d'introspection. Je me suis mise à écrire un blog, je me suis beaucoup questionnée, j'ai creusé : pourquoi avais-je si peur de ne pas avoir d'enfants ? Qu'allait-il se passer si je ne devenais pas mère ? J'ai fini par me répondre : "Tu vas vivre, tout simplement." Avec mon mari, on a alors décidé de raser le garage de notre jardin pour y construire un atelier en bois pour nous deux. Casser des murs, ramasser des gravats, c'était tellement jouissif ! C'est sur ce vide qu'on a pu créer quelque chose, reconstruire notre vie. Aujourd'hui, je me sens plus féminine – j'ai attendu 40 ans pour me faire percer les oreilles ! – et plus vivante que jamais. Je sais aussi que ça n'est jamais gagné, que c'est un chemin de vie avec ses avancées et ses retours en arrière. Ne pas avoir cet enfant, c'est à la fois une fragilité et une force. »

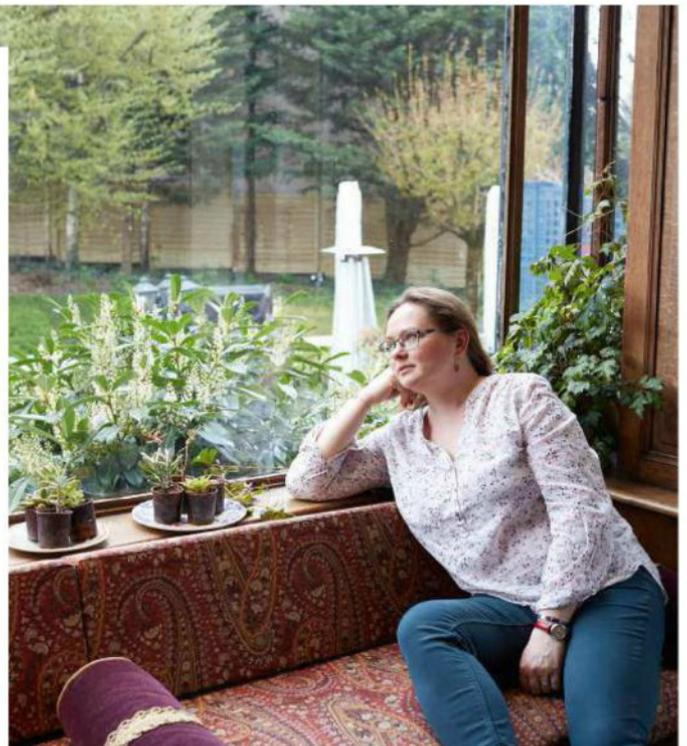
**CE QUE TRAVERSENT LES HOMMES**

Eux aussi ont voulu cet enfant qui n'est jamais arrivé. Eux aussi ont souffert. « Ça a été dur à encaisser, difficile à gérer, et ça restera au fond de moi, admet Denis, archéologue de 50 ans, qui ajoute calmement : aujourd'hui, j'accepte, je vis avec. On a tout essayé pour que ça marche, on n'a donc rien à regretter. » Le chemin du deuil serait-il moins tortueux pour les hommes que pour leur femme ? Tous ceux qui ont accepté de témoigner partagent la même philosophie : ne pas s'attarder sur ce qu'ils n'ont pas, contempler ce qu'ils ont. « Être bien avec ma femme depuis plus de vingt ans, c'est le plus important, observe Éric, architecte de 44 ans. Et puis, avant de vouloir un enfant, on n'avait jamais été malheureux, il n'y a pas trop de raisons pour qu'on commence à l'être. » Ont-ils, un jour, même vaguement, pensé à quitter leur femme pour faire un enfant avec une autre ? La question les fait sourire et ils répondent sans hésiter : « Non, jamais. » Ils préfèrent envisager un avenir serein avec elle. « Avoir des projets, voyager » pour Éric, mais, aussi, « boire une bière, bien manger, être tranquilles tous les deux le soir à regarder une connerie à la télé... En gros, profiter de la vie ».

**CLOTILDE, 40 ans, en formation pour devenir assistance sociale.**

« L'enfant que je n'ai pas n'est pas un manque à combler »

« Le regard des autres, je m'en fiche un peu. Je n'ai jamais eu le sentiment de ne pas être une femme parce que je n'étais pas mère. Une femme, ce n'est pas un utérus. Et l'idée que, parce qu'on ne peut pas "procréer", il faudrait "créer" ne me concerne pas. Combler le manque, remplacer l'enfant par autre chose revient à admettre que cet enfant est indispensable dans la vie de toute femme, et je refuse cette idée. Je n'ai rien changé dans ma vie, ni après mes trois Fiv, ni après mon hystérectomie [ablation de l'utérus, due à son endométriose, ndlr]. Bien sûr, je me suis demandé à quoi la grande maison dans laquelle nous vivions allait servir, j'ai eu des angoisses, pris des antidépresseurs, mais j'étais sûre aussi que cet état ne serait qu'un passage. Parce que mon mari et moi, nous nous aimons. On était heureux avant le désir d'enfants, je savais qu'on serait heureux malgré cette épreuve. Je ne cessais de me dire "ça va aller". Et ça a été. Il m'a fallu du temps, être hyper patiente. Un jour, j'ai entendu un psy qui expliquait qu'il fallait autant d'années de deuil que d'années d'essais. C'est ce qui s'est passé pour moi. Cinq ans de tentatives, cinq ans pour m'en remettre ou, en tout cas, pour ne plus y penser tous les jours. Je suis assez d'accord avec cette phrase : "L'enfant, c'est la cerise sur le gâteau, mais le gâteau est déjà très bon !" C'est vrai : je n'ai pas besoin de la cerise pour être heureuse, je le suis à deux. » ■



MELANIE ELBAZ